

LA PROCESSION DU DIMANCHE DES RAMEAUX À AUGSBOURG AU TEMPS DE L'ÉVÊQUE D'ULRICH, SOURCES ET POSTÉRITÉ

XAVIER DECTOT
Musée National du Moyen Âge, Paris

RÉSUMÉ

Un texte du X^e siècle décrit une procession du Dimanche des Rameaux à Augsbourg commençant à Sainte-Afra, montant au Prelachturm et s'achevant à la cathédrale. L'étude de la liturgie qui se déroule à la même période dans les trois grandes villes du christianisme, Rome, Constantinople et Jérusalem, montre que l'origine de cette procession bien organisée ne peut être trouvée que dans la troisième où des témoignages des IV^e et V^e siècles montrent des processions proches pour le Dimanche des Rameaux. Qui plus est, les processions germaniques plus tardives montrent des similitudes avec celle d'Augsbourg et peuvent probablement être rattachées aux mêmes origines. Dernier point d'intérêt de ce texte, il mentionne l'utilisation d'une représentation du Christ assis sur une ânesse qui peut, de façon presque certaine, être identifiée comme une sculpture, ce qui en fait l'un des témoignages les plus anciens de l'utilisation d'une sculpture processionnelle au Moyen Âge et le plus ancien pour une sculpture sans valeur miraculeuse.

MOTS CLEF: liturgie processionnelle, Augsbourg, sculpture liturgique, Jérusalem.

ABSTRACT

A 10th century text describes a Palm Sunday procession in Augsburg which starts in St Afra, goes up to Prelachturm and ends up in the cathedral. Study of liturgy held at the same time in the main Christian cities, Rome, Constantinople and Jerusalem, show that the origin of this well organized procession can only be found in the third city where 4th and 5th century testimonies show similar processions for Palm Sunday. What's more, later Germanic procession show similarities with the Augsburg one and can probably be traced to the same origins. Last point of interest in this text, it mentions the use of a representation of Christ sitting on a donkey which can with near certainty be identified as a sculpture, one of the earliest testimony of the use of

processional sculpture in the Middle Ages and the earliest one for a non miraculous one.

KEY WORDS: processional liturgy, Augsbourg, liturgical sculpture, Jerusalem.

Parmi les créations les plus représentatives d'un certain kitsch médiéval, les Christs des Rameaux, plus connus sous leur nom allemand de *Palmesel* (âne des Rameaux), ces sculptures représentant le Christ assis sur une ânesse (ou, bien souvent, un âne) que l'on transportait, et transporte encore aujourd'hui dans une quinzaine de lieux dans l'aire germanique, en procession pour le Dimanche des Rameaux, tiennent une place centrale. On y a souvent vu l'un des symboles les plus forts de la transformation de la piété à la fin du Moyen Âge, de sa dimension à la fois plus mystique et plus démonstrative. Leur histoire est connue et a souvent été évoquée : le plus ancien exemplaire connu, provenant de Steinhel, en Suisse et aujourd'hui au musée de Zurich, date de la fin du XI^e siècle, mais l'essentiel des pièces aujourd'hui conservées appartiennent au XV^e siècle, ces oeuvres ayant par la suite été condamnées tant par les luthériens que par l'Église romaine post-tridentine et, bien souvent, détruites. Quant à l'origine de la procession, si elle n'a pu être fixée avec précision, le plus ancien témoignage connu en a été repéré depuis longtemps dans la *Gerhardi vita sancti Oudalrici episcopi*.¹ Bien que ce texte ait largement été étudié, notamment par les liturgistes, il nous semble que certains points en sont encore aujourd'hui restés dans l'ombre et méritent que l'on revienne aujourd'hui dessus, pour ce qu'ils révèlent tant des sources de cette procession que de la nature même des éléments scéniques qui y furent utilisés.

Une étonnante procession du X^e siècle

À en croire la *vita* de saint Ulrich, Augsbourg connu, pendant l'épiscopat de celui-ci, soit entre son accession au siège en 923 et sa mort en 973, sans qu'il soit possible de donner une date plus précise, une bien étrange procession, en tout cas pour ce avec quoi nous pouvons la comparer pour l'époque :

Eo die mane diluculo ad sanctam Afram veniebat, si in præterita nocte ibi non manebat ; missam de sancta Trinitate cantabat, et ramos palmarum diversarumque frondium benedicebat, evangeliosque et crucibus et fanonibus, et cum

1. G. WAITZ (éd.), «Gerhardi vita sancti Oudalrici episcopi», dans *Monumenta Germaniae Historica. Scriptores*, tome IV, Hannover, 1841, p. 391-392.

effigie sedentis Domini super asinum, cum clericis et multitudine populi ramos palmarum in manibus portantis, et cum cantationibus ad honorem eiusdem diei compositis, et cum magno decore pergebat usque ad collem qui dicitur Perlehic ; ibique obviam ei veniebat chorus canonicorum cum magna pulchritudine, et cum civibus qui in civitate remanserant, et qui de oppidis circumiacentibus ipsis se jungere voluerunt ibi, ad imitandum humilitatem puerorum cæterorumque populorum, ramis palmarum et vestimentis suis viam Domini sternentium. His expletis, vir sanctus Congruentissimam ammonitionem de passione Domini ad omnes fecit, eoque saepe, ut ille fleret fletuque suo multo flere fecisset. Ammonitione peracta, omnes simul Deum laudantes ad æcclesiam matriculam pervenerunt, ibique missam cum eo celebraverunt, et ind omnes in sua redierunt.²

Même si la tour-clocher de *Perlachturm* telle que nous la connaissons ne fut construite qu'en 1182, il ne fait guère de doute que c'est au lieu où elle se dresse aujourd'hui que se produit la confluence entre les clercs et la multitude de la population, portant des palmes ou, précaution oratoire du texte, d'autres frondaisons, d'une part et le chœur des chanoines de l'autre. Ce que la *vita* nous présente, c'est donc une classique procession en deux mouvements, le premier ascendant (*pergebat usque ad collem*), le second, on le suppose, descendant. Si le point central, celui de la confluence, est un lieu dit, celui du départ comme celui de l'arrivée sont des églises, l'une et l'autre à l'époque peuplées de chanoines, la cathédrale bien évidemment, mais aussi Sainte-Afra, aujourd'hui une église double, luthérienne et catholique (Saint-Ulrich-et-Sainte-Afra), alors une collégiale. Un point de cette description mérite dès à présent d'être noté : il s'agit d'une procession qui, même si elle n'est évoquée qu'une fois dans la *vita*, semble bien, au vu de l'utilisation systématique de l'imparfait par son auteur comme de son strict déroulement, avoir été un événement récurrent (une procession annuelle, donc). Cette procession était-elle une création d'Augsbourg, voire, comme le texte pourrait inciter à le croire, une innovation de saint Ulrich?

À l'heure d'examiner les sources possibles de cette mise en scène de la procession du Dimanche des Rameaux, le réflexe naturel, presque conditionné, du chercheur est de se tourner vers la ville par excellence de la liturgie stationnaire, Rome. Pourtant, deux constatations s'imposent. La notion même de Dimanche des Rameaux y est relativement tardive et, auparavant, le dernier dimanche de Carême est un dimanche dit *De passione*. Et si le changement

2. G. WAITZ (éd.), «Gerhardi vita sancti Oudalrici episcopi», dans *Monumenta Germaniae Historica. Scriptores*, 1841, p. 391-392.

semble se faire, progressivement, à partir du V^e siècle, le sacramentaire Gélisien, écrit vers 750, porte encore : «*Dominica in Palmis. De Passione Domini.*»

Si le texte parle bien de Dimanche des Rameaux, l'ensemble de la liturgie n'en reste pas moins centrée non pas sur l'entrée du Christ à Jérusalem mais bien sur l'annonce des événements qui occuperont la semaine. Aucune bénédiction, aucune procession n'est mentionnée ici, pas plus que dans le sacramentaire Grégorien, également rédigé au VIII^e siècle. Et de fait, malgré le changement de nom du dimanche, la bénédiction des Rameaux et les processions qui l'accompagnent ne se développent que bien tard dans le monde romain. Comme l'a remarqué Sible de Blaauw, on ne trouve en fait pas de trace de ces pratiques, en Italie centrale, avant le X^e siècle et, à Rome même, avant le XII^e siècle. Et encore la cérémonie reste-t-elle très simple, dans la mesure où la cérémonie se déroule à l'intérieur du Latran. De fait, parce que le Dimanche des Rameaux est l'un des très rares jours de l'année liturgique où les cérémonies se célèbrent au Latran, la procession se trouve limitée à sa plus simple expression, le pape restant *in gradibus*, pratiquement dans l'encadrement de la porte menant de son palais vers la cathédrale, le temps de l'hymne avant de faire son entrée solennelle. Il est évident qu'une forme si embryonnaire, même à une date relativement tardive, de procession ne peut guère avoir influencé en quoique ce soit la procession relativement complexe que nous décrit, pour Augsbourg, la *Vita Oudalrici*.

La deuxième ville qui aurait pu, par son rayonnement, influencer sur l'organisation de la liturgie processionnelle du Dimanche des Rameaux à Augsbourg est Constantinople. Mais, comme le remarque John F. Baldovin, dans ses homélies de Grégoire de Naziance, qui fut évêque de Constantinople à partir de 379, attaque violemment le goût des grecs pour les processions, qui semblent, alors, essentiellement le fait des ariens, entraînant, par la suite, une méfiance de l'église orthodoxe vis-à-vis de la pratique et une utilisation essentiellement politique des processions. Pour autant, on a bien trace, mais seulement à partir du X^e siècle (dans le Typikon de Sainte-Sophie, écrit entre 950 et 959), d'une procession pour le Dimanche des Rameaux, mais celle-ci reste relativement simple, et si elle suit bien un itinéraire dans la ville, celui-ci ne semble pas avoir comporté la station centrale que l'on trouve dans la procession d'Augsbourg ni, surtout, la réunion de deux groupes, l'un formé par le peuple (et des clercs), l'autre par des chanoines, au milieu, au moins symbolique, du parcours, et le rôle central dans la cérémonie reste dévolu aux églises, et tout particulièrement à la cathédrale, en l'occurrence Sainte-Sophie, qui sont notamment le lieu des chants, et non à la ville elle-même.

Des trois grandes villes saintes du christianisme médiéval, c'est donc vers la plus lointaine, Jérusalem, qu'il faut en fait se tourner. Là, effectivement, on trouve, dès une date très haute, des témoignages de processions savamment

organisées. Le plus ancien, à notre connaissance, est celui donné par Égérie, pèlerine originaire d'Aquitaine ou d'Espagne septentrionale, qui séjourne à Jérusalem entre 381 et 384 et nous a laissé une description précise de la procession du Dimanche des Rameaux à laquelle elle a assisté :

XXX. 1. Alia ergo die, id est dominica, qua intratur in septimana paschale, quam hic appellant septimana maior, celebratis de pullorum cantu his, quae consuetudinis sunt in Anastase uel ad Crucem usque ad mane agi : die ergo dominica mane proceditur iuxta consuetudinem in ecclesia maiore, quae appellatur Martyrium. Propterea autem Martyrium appellatur, quia in Golgotha est, id est post Crucem, ubi Dominus passus est, et ideo Martyrio.

2. Cum ergo celebrata fuerint omnia iuxta consuetudinem in ecclesia maiore, et antequam fiat missa, mittet uocem archidiaconus et dicit primum : 'Ista septimana omne, id est die crastino, hora nona omnes ad Martyrium conueniamus, id est in ecclesia maiore'. Item mittet uocem alteram et dicet : 'Hodie omnes hora septima in Eleona parati simus'.

3. Facta ergo missa in ecclesia maiore, id est ad Martyrium, deducitur episcopus cum ymnis ad Anastase, et ibi completis, quae consuetudo est diebus dominicis fieri in Anastase post missa Martyrii, et iam unusquisque hiens ad domum suam festinat manducare, ut hora inquoante septima omnes in ecclesia parati sint, quae est in Eleona, id est in monte oliueti, ubi est spelunca illa, in qua docebat Dominus.

XXXI. 1. Hora ergo septima omnis populus ascendet in monte oliueti, id est in Eleona, in ecclesia ; sedet episcopus, dicuntur ymni et antiphonae apte diei ipsi uel loco, lectiones etiam similiter. Et cum ceperit se facere hora nona, subitur cum ymnis in Inbomon, id est in eo loco, de quo ascendit Dominus in caelis, et ibi seditur ; nam omnis populus semper praesente episcopo iubetur sedere, tantum quod diacones soli stant semper. Dicuntur et ibi ymni uel antiphonae aptae loco aut diei : similiter et lectiones interpositae et orationes.

2. Et iam cum coeperit esse hora undecima, legitur ille locus de euangelio, ubi infantes cum ramis uel palmis occurrerunt Domino dicentes : Benedictus, qui uenit in nomine Domini. Et statim leuat se episcopus et omnis populus, porro inde de summo monte Oliueti totum pedibus itur. Nam totus populus ante ipsum cum ymnis uel antiphonis respondentes semper : Benedictus, qui uenit in nomine Domini.

3. Et quotquot sunt infantes in hisdem locis, usque etiam qui pedibus ambulare non possunt, quia teneri sunt, in collo illos parentes sui tenent, omnes ramos tenentes alii palmarum, alii oliuarum ; et sic deducetur episcopus in eo typo, quo tunc Dominus deductus est.

4. Et de summo monte usque ad ciuitatem et inde ad Anastase per totam ciuitatem totum pedibus omnes, sed et si quae matrone sunt aut si qui domini, sic deducunt episcopum respondententes et sic lente et lente, ne lassetur populus, porro iam sera peruenitur ad Anastase. Ubi cum uentum fuerit, quamlibet sero sit, tamen fit lucernare, fit denuo oratio ad Crucem et dimittitur populus.³

La procession est ici bien plus complexe que ce que l'on a vu à Rome ou à Constantinople, et, surtout, donne à la ville et non aux églises le rôle central. Après une messe dans l'Anastasis, donc au Saint-Sépulcre, les fidèles se dispersent pour se réunir à la septième heure sur le Mont des Oliviers, dans l'église de l'Eleona. Puis, la procession se rend dans une autre église du Mont, l'Imbomon. Là se produit un changement notable, puisque c'est à ce moment, et non dès le début de la procession ou au moment du passage de la porte de la ville, que l'on voit les parents (et leurs enfants, sur leurs épaules), tenir en leurs mains des rameaux, tandis que c'est l'évêque lui-même qui tient le rôle du Christ dans cette reconstitution de l'entrée à Jérusalem qui s'achève à l'Anastasis (fig. 1).

Pour le siècle suivant, un lectionnaire connu sous le nom de lectionnaire Arménien, fondé sur deux manuscrits perdus écrits respectivement entre 417 et 439 et entre 439 et 442, présente une procession sensiblement équivalente, même s'il n'évoque pas la première station à l'Eleona et ne mentionne que le trajet Imbomon-Anastasis. Par la suite, la procession devient de plus en plus complexe : déjà dans le lectionnaire Géorgien, dont la source est un typicon antérieur au VIII^e siècle, après un premier office, la procession part du Martyrium, se rend à Gethsemane, où est prononcé un second office identique au premier, puis redescend du mont des Oliviers, fait une station à Sainte Anne avant de rejoindre le Martyrium (fig. 2). Et au XI^e siècle, selon le témoignage de le typikon de l'Anastasis, la procession trace un parcours quasi labyrinthe dans la ville, puisqu'elle part de l'Anastasis, se dirige vers le Golgotha, revient vers l'Anastasis, puis se dirige vers le mont des Oliviers, monte jusqu'à Bethany, puis se rend à l'Imbomon et de là redescend, via l'église de la Vierge de Gethsemane, à Sainte Anne puis au Martyrium.

Si la procession d'Augsbourg paraît assez différente de celles qui se déroulaient dans la Jérusalem contemporaine, à en juger du moins par le lectionnaire Géorgien et le typicon de l'Anastasis, on peut en revanche la rapprocher de façon plus satisfaisante des premières processions, celles du lectionnaire géorgien et, surtout, du témoignage d'Égérie. On y retrouve, en effet, la biparti-

3. Pierre MARAVAL (éd.), *Itinerarium Egeriae*, Paris, 2002, coll. «Sources Chrétiennes», 296, p. 275-276.

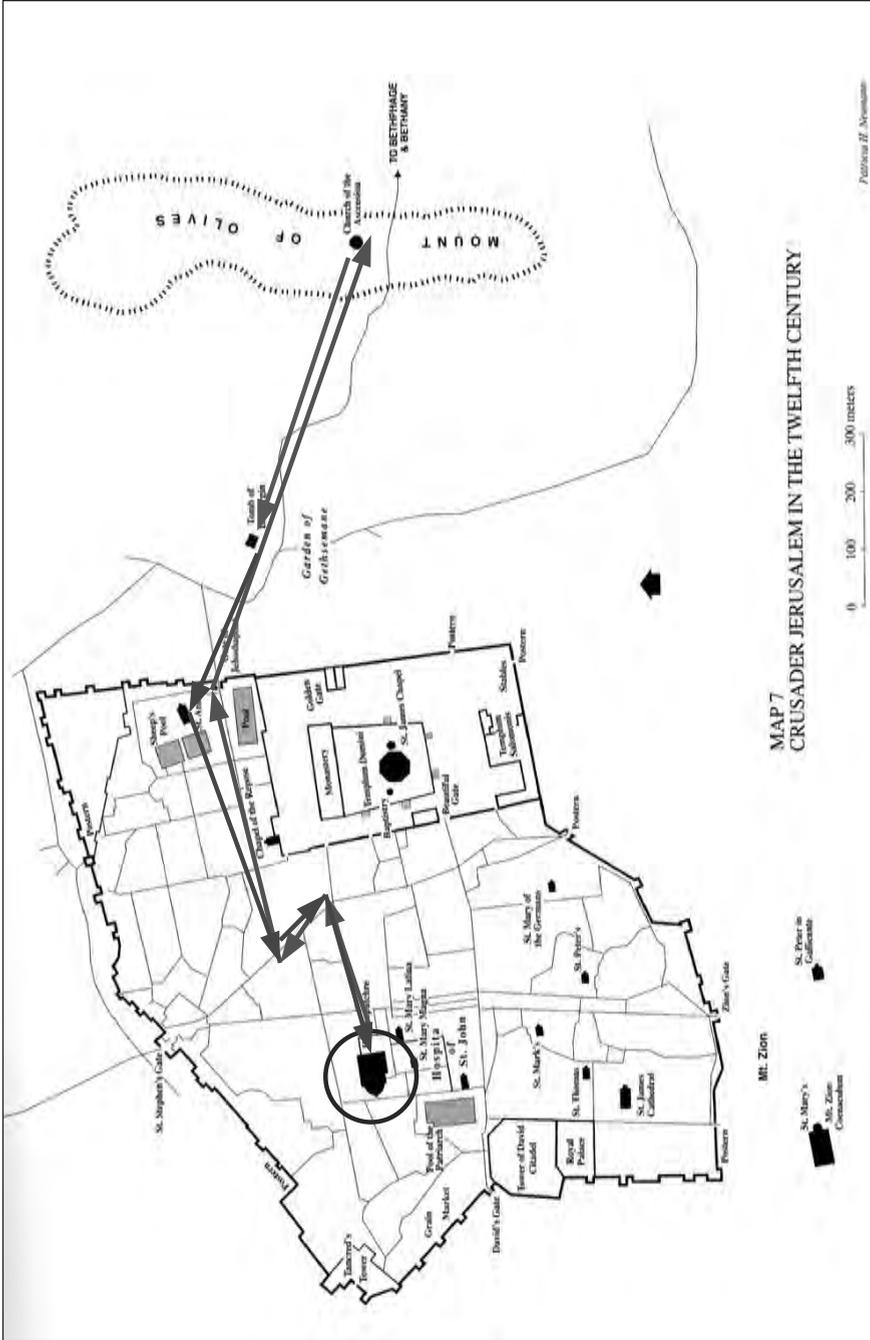


FIGURE 2. Procession à Jerusalem.

tion de la procession, avec un premier temps destiné plutôt centré sur les fidèles et un second plus théâtral, qui prend un véritable caractère processionnel avec l'entrée en scène des rameaux et, dans le cas d'Augsbourg, la réunion avec les chanoines de la cathédrale. À cela il faut ajouter un élément remarquable du texte de la *Vita Oudalrici*. On nous dit, en effet, que la procession des fidèles, partis de Sainte Afra, *pergebat usque ad collem qui dicitur Perlehic*. Certes, le Perlachturm est légèrement plus haut que Sainte-Afra, mais dans une ville globalement aussi plate que peut l'être Augsbourg, l'expression ne peut que paraître exagérée si elle ne fait pas référence, plutôt qu'au relief réel de la ville, au relief symbolique de Jérusalem qui est ainsi recréé dans Augsbourg. Et il semble bien que cette dimension symbolique ait été claire, au moins aux yeux de l'auteur de la *Vita Oudalrici*, tant cette expression *pergebat usque ad collem* est amenée sciemment, venant conclure sur un long mouvement une phrase au rythme jusqu'alors presque saccadé.

Il semble donc probable que la procession d'Augsbourg telle qu'elle se déroulait du temps de saint Ulrich ait été inspirée, plus ou moins directement, par les processions qui se déroulaient à Jérusalem aux IV^e et V^e siècle. Par quel biais celles-ci étaient-elles connues ? Il est d'autant plus difficile de répondre que, on y reviendra, rien ne prouve qu'Augsbourg ait eu un rôle moteur dans le développement de la procession des Rameaux dans le monde germanique. Pour autant, on peut imaginer, pour les processions germaniques primitives, deux sources possibles : soit le témoignage d'un ou de plusieurs pèlerins, et on sait que nombreux sont les occidentaux qui, comme Égérie, se rendirent à Jérusalem aux IV^e, V^e et VI^e siècle, soit par le biais d'un livre liturgique. Même si le second cas est possible, il semble moins facile à admettre dans la mesure où les manuscrits liturgiques de Terre Sainte étaient écrits en grecs et où la connaissance du grec dans l'Occident de la deuxième moitié du premier millénaire était, nombre d'exemples le montrent, pour le moins limitée. Il faudrait donc postuler une traduction en latin d'un manuscrit liturgique grec, ce qui n'est certes pas totalement impossible.

La procession d'Augsbourg et ses équivalents germaniques

L'importance de la procession menée à Augsbourg par saint Ulrich ne repose pas seulement sur le fait qu'elle est la plus ancienne dont on ait le témoignage ni même sur les liens que nous espérons avoir démontré qu'elle entretenait avec ses équivalents hiérosolomitains. De fait, son influence se ressent également sur les processions plus tardives. C'est, bien sûr, particulièrement évident à Augsbourg : l'examen des différents rituels disponibles, qui s'éten-

dent du XIII^e siècle au XVI^e siècle, montrent une étonnante stabilité de la procession jusqu'aux tourments de la Réforme et de la Contre-Réforme. Du coup, on ne peut que s'interroger sur l'ancienneté effective de la procession d'Augsbourg: cette stabilité s'explique-t-elle par le poids de la mémoire de saint Ulrich sur l'Église locale? On pourrait en douter vu que ces rituels ne font pas explicitement référence au saint évêque. Plus probablement faut-il estimer, et c'est d'ailleurs aussi ce qu'invite à penser le texte même de la *Vita Oudalrici* qui nous montre une procession parfaitement réglée et ne mentionne aucunement qu'elle ait été instituée par saint Ulrich, que la procession était déjà ancienne du temps du saint, sans d'ailleurs qu'on puisse tirer un quelconque élément de chronologie absolue de cette indication toute relative (fig. 3).

Par ailleurs, les sondages que nous avons effectué par ailleurs montrent que la structure générale de la procession d'Augsbourg se retrouve dans celles d'autres villes du monde germanique. À Essen, par exemple, où ce sont les chanoinesses de Sainte-Gertrude qui organisent la procession, celle-ci se déroule sur deux jours, ce qui ne fait qu'amplifier la bipartition: *ymago* du Christ monté sur un âne est amenée, le samedi, de la Stiftskirche jusqu'à Sainte-Gertrude par le chemin le plus droit avant d'être ramenée le dimanche à la Stiftskirche en traversant cette fois la ville et en passant, notamment, par le marché, créant ainsi une procession circulaire sans l'être vraiment. À Zurich, les modalités sont encore légèrement différentes et plus proches du texte biblique, puisque le Christ part de l'extérieur de la ville, d'un lieu non religieux d'ailleurs, s'arrête à l'une des portes de la ville où il est rejoint par des clercs déguisés en Apôtres et personnages de l'histoire sainte (l'un jouant le rôle de Zacharie grimpé dans un arbre). C'est à partir de cette entrée qui n'est plus en rien symbolique que la population commence à présenter les palmes et à étendre ses manteaux sur le passage de la figure christique. Dans ces exemples, comme dans d'autres du monde germanique, on retrouve cette partition de la procession marquant l'entrée (symbolique ou réelle) du Christ dans une ville qui devient une recreation de la topographie de Jérusalem. Cette constance dans l'organisation invite à faire un nouveau constat : si la procession d'Augsbourg est, indéniablement, la plus ancienne dont nous ayons un témoignage, rien ne permet, de fait, de lui attribuer un quelconque droit d'aînesse sur les autres processions germaniques, celles-ci pouvant dériver d'un même modèle aujourd'hui encore non identifié, et ce d'autant plus que, comme on l'a déjà dit, la procession d'Augsbourg telle que nous la connaissons par la *Vita Oudalrici* est déjà constituée. Là encore, il ne faut pas la prendre pour plus que ce qu'elle est, un témoignage particulièrement ancien d'une procession probablement déjà, alors, assez largement établie dans le monde germanique.

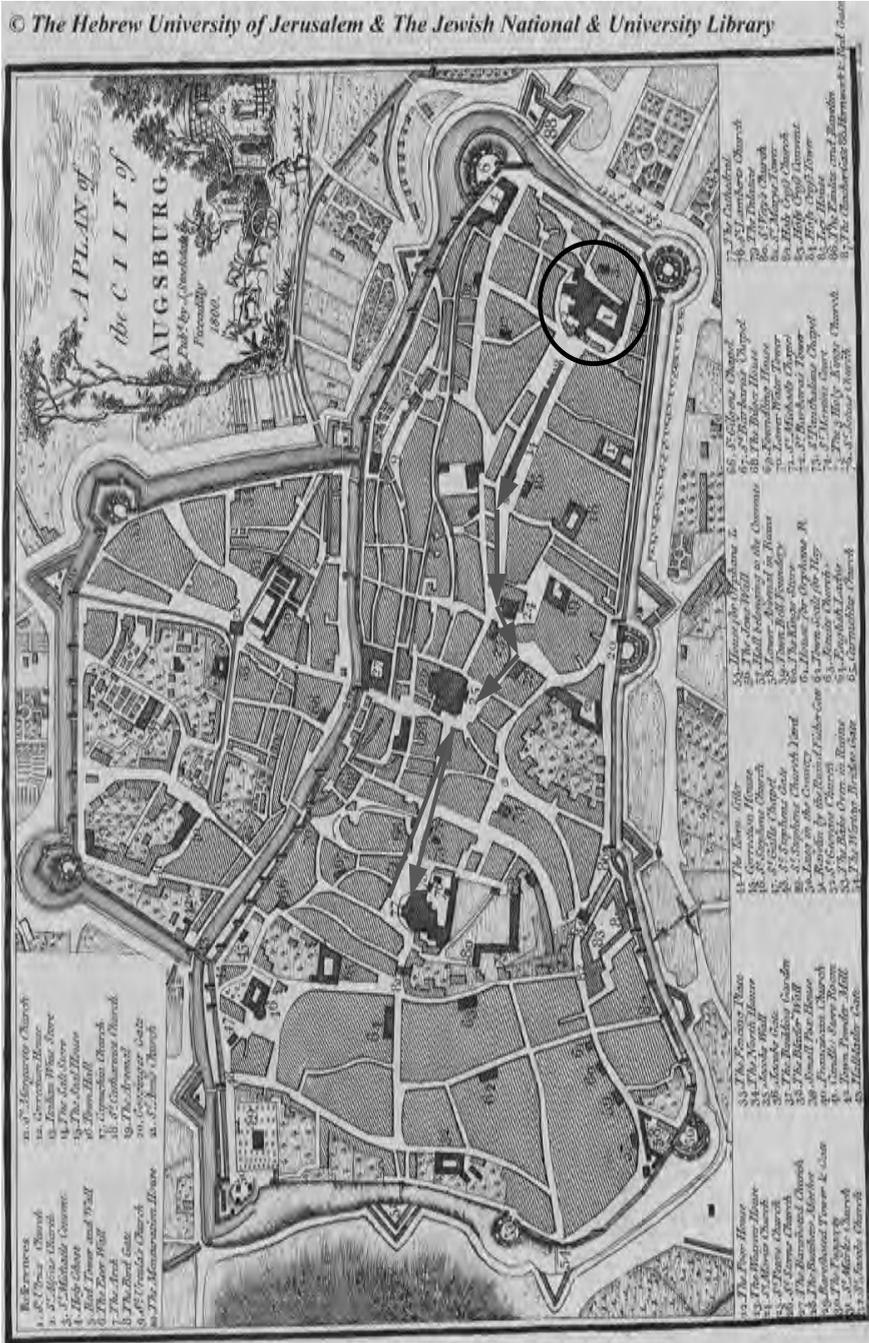


FIGURE 3. Procession à Augsburg.

Effigies Domini sedenti super asinum

Il est, enfin, un troisième aspect du texte de la *Vita Oudalrici* qui n'a guère été examiné avec toute l'attention qu'il méritait jusqu'à présent, même si la question a déjà été soulevée: qu'est-ce que cette «*effigies Domini sedenti super asinum*» dont parle la *Vita Oudalrici* ? Dans un exemple légèrement plus tardif de procession du Dimanche des Rameaux, celui rapporté par les *Consuetudines* de Fruttuaria, écrites dans la première moitié du XI^e siècle, l'objet évoqué, appelé le *Osanna*, est indubitablement une peinture. Et tant les exemples orientaux (et il ne faut pas oublier que nous sommes alors encore en un temps antérieur au grand schisme) que l'immense majorité de ceux que l'on peut évoquer, pour d'autres processions, en Occident, témoignent du recours à des images peintes. À vrai dire, pour le premier millénaire, on ne peut guère identifier que trois sculptures utilisées dans des processions. Une seule, le *Volto Santo* de Lucques, est attestée à une date antérieure à l'épiscopat de saint Ulrich à Augsbourg. Les deux autres, la Vierge d'Or de Clermont et la Sainte Foy de Conques, toutes deux liées à l'évêque Étienne II, en sont contemporaines. Par ailleurs, ces trois oeuvres ont en commun une dimension miraculeuse, propre dans le cas du *Volto Santo* ou de la Sainte Foy, liée aux conditions de réalisation de l'oeuvre pour ces qui est de la Vierge d'Or, qui fait entièrement défaut, à en croire le texte, à notre *effigies*. Mais le terme choisi peut-il l'avoir été au hasard? Car si *imago*, notamment, est un terme largement polysémique qui ne pourrait être interprété, eut-il été employé ici, que comme désignant une peinture, effigies, au contraire, tant dans son sens étymologique que dans son utilisation, de l'Antiquité classique à la fin du Moyen Âge, ne sert guère qu'à désigner des images tridimensionnelles. Dans un texte aussi précisément construit que peut l'être ce passage de la *Vita Oudalrici*, il fait d'autant moins de doute qu'il sert à désigner une statue qu'il est évident que cette *effigies* n'est pas à proprement parler portée mais précédée par les clercs et suivie par la population de la ville. Une telle disposition de la procession ne put se comprendre qu'avec une sculpture tirée ou poussée de quelque façon et non avec une peinture qu'il faut nécessairement porter.

La description de la procession des Rameaux d'Augsbourg par la *Vita Oudalrici* s'impose ainsi comme un texte essentiel non pas seulement par son ancienneté, mais aussi par tout ce qu'il permet de reconstituer de l'histoire générale de cette procession. Elle est à la charnière (au moins en tant que témoignage d'un phénomène peut être alors déjà plus large) entre les sources hiérosolomitaines de la procession germanique des Rameaux et les autres témoignages, plus tardifs, qui nous en sont parvenus. De plus, l'usage qu'elle fait de la sculpture, la place, là aussi, à une charnière temporelle, celle de la ré-

apparition de la sculpture monumentale, d'abord effectivement sous la forme de sculptures de procession à valeur miraculeuse, mais très rapidement à la fin du X^e siècle, sous celle de sculptures à usage strictement liturgique comme le christ de l'évêque Gero à la cathédrale de Cologne.